

au delà de nos frontières, jusque dans les cénacles d'étude de la Ville éternelle.

Un seul maître comme Monseigneur Pâquet suffit à illustrer une institution universitaire, à asseoir le prestige de ses écoles, à imposer l'autorité de son enseignement à l'attention des esprits et des milieux les plus réfractaires.

Il n'est pas sûr qu'en vertu de la loi des moyennes chaque génération fournisse à notre jeune Église un successeur et un émule digne du grand théologien qui vient de disparaître.

Sur cette tombe à peine fermée, nous déposons l'hommage ému de notre haute admiration, de nos regrets les plus vifs et de notre prière.

#### LA RÉDACTION.

## LETTRES ÉTRANGÈRES.

### Nationalisme du roman américain

Si les États-Unis, dans l'ordre de la civilisation occidentale, comptent à peine trois siècles d'existence, leur littérature ne le cède aujourd'hui à aucune. Cela étonne d'autant plus qu'elle s'avère très jeune par comparaison, et ne connaît pas d'époque classique, plongeant ses racines dans la nuit des temps. Des grandes littératures du monde, comme le note un critique américain, elle est la seule qui soit postérieure à l'imprimerie<sup>1</sup>. Cet art date de 1440, et le premier établissement anglais en Amérique du Nord, celui de la Virginie, *the Old Dominion*, de 1607. Comme leur histoire, la littérature des États-Unis est nécessairement récente. On y aperçoit cependant quatre périodes qui se peuvent appeler héroïques: celles des premiers efforts colonisateurs dans la Virginie, la Nouvelle-Hollande (New-York) et la Nouvelle-Angleterre; de la révolution, qui secoua le joug britannique et amena l'indépendance politique du pays; de la guerre civile, ou de sécession; de la ruée vers les territoires du centre et de l'ouest du continent.

Outre celle des blancs, l'histoire américaine tire bénéfice de deux expériences raciales: le contact avec les peaux-rouges, premiers habitants connus de l'Amérique, à tort nommés Indiens, et le scandale des noirs, depuis comme pendant les années de l'esclavage. Seuls primitifs d'un passé peu éloigné, Indiens et nègres fournissent le gros de son merveilleux. Trois races se rencontrent et s'affrontent chez elle, en attendant qu'une quatrième, la jaune, y joue possiblement un rôle d'importance. Si les trois premières, la blanche et la noire surtout, se retrouvent dans la littérature nationale, il ne paraît point que Japonais et Chinois, envisagés pourtant sous l'angle du péril jaune, y aient influencé grandement la

<sup>1</sup> Carl VAN DOREN, *What is American Literature?* 1935.

vie de l'esprit. Cela étant, et compte tenu d'apports successifs, dus aux immigrants de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, davantage encore à leurs fils et petits-fils, nés, élevés, instruits en terre américaine, il arrive que les États-Unis possèdent une littérature puissante, originale, soucieuse d'exprimer l'âme nationale, et ce malgré la communauté de langue avec la Grande-Bretagne.

Idéalistes et réalistes à la fois, à la recherche de leur personnalité, les Américains ne se contentent pas d'écrire. Petit à petit, ils créent même leur moyen d'expression. Ils gardent l'anglais comme langue, en raison du fait historique et de la première ascendance, mais ils l'assouplissent, l'enrichissent par l'invention du peuple et certaines évolutions, le torturent jusqu'à leur argot, le *slang*. Vient un jour où l'anglais des États-Unis ne ressemble que d'assez loin à l'anglais de Londres. Cela est si vrai que Mencken, l'iconoclaste de Baltimore, juge nécessaire de publier son ouvrage sur l'anglais tel que parlé en Amérique, *The American Language* (1919), monument linguistique et philologique où il établit qu'une très forte proportion des mots, tournures et locutions, aujourd'hui d'usage courant en Angleterre, sont d'origine américaine<sup>2</sup>.

En ce qui regarde particulièrement le roman, plus populaire aux États-Unis que les autres genres, la production se compare à celle de n'importe quel autre pays. Depuis longtemps, le roman américain met de l'avant des noms hors du pair. Hawthorne et Mark Twain se classent parmi les plus grands, et Jack London gagne au début du siècle l'admiration enthousiaste du prolétariat russe. Rares les thèmes que le roman américain néglige. La souplesse du genre y est pour beaucoup, la curiosité intellectuelle aussi. Le puritanisme engendre le freudisme avant la lettre, qui se manifeste chez Hawthorne et se retrace dans les œuvres contemporaines d'Edith Wharton. Toutes les déliquescences s'y découvrent: la psychanalyse et l'introspection, le monologue intérieur. L'exotisme compte également ses tenants. Abondante est la moisson: études historiques, psychologiques, sociales, de mœurs, régionalistes, romans d'aventure et romans humoristiques. Même le roman-fleuve, si répandu en France vers 1930, connaît la vogue, comme en témoignent, par exem-

<sup>2</sup> L'ouvrage d'H. L. Mencken compte cinq ou six éditions depuis 1919. Publié en Angleterre et aux États-Unis, il a été traduit en allemand.

ple, des livres aussi touffus que *The Folks*, de Ruth Suckow, *Anthony Adverse*, de Harvey Allen, *Gone With the Wind*, de Margaret Mitchell, *Foundation Stone*, de Lella Warren. Maintes œuvres, même modernes, sollicitent l'attention du monde civilisé. Ne voit-on pas deux romanciers américains recevoir le prix Nobel de littérature: Sinclair Lewis en 1930, Pearl S. Buck en 1938?

En certains milieux qui se piquent d'intellectualisme, notamment chez nous, au Canada français, il s'affirme parfois que les États-Unis sont dépourvus de culture, sinon par emprunt des pays européens. Irréfléchi et injuste, ce jugement sommaire trahit une ignorance qui ne devrait pas s'étaler au jour. Sans doute les Américains ne donnent pas tous l'exemple de la mesure et du goût, et personne n'ignore jusqu'à quel point la masse reste chez eux enfant. Mais depuis quand la pensée et l'art germent-ils dans les couches basses du peuple? Le paysan normand et le tisserand lyonnais, le ramoneur savoyard, la midinette de Paris sont rarement candidats aux prix Goncourt ou de Rome. Les membres de l'Académie française ne se recrutent pas plus aux Halles que sur les quais de la Seine. Un même raisonnement s'applique aux États-Unis. Ce n'est pas l'Américain moyen, agriculteur ou manœuvre, industriel ou commerçant, qui renseigne sur les tendances élevées de la culture ou de la vie spirituelle de la nation. Celles-ci existent, bien caractérisées. Si longtemps la culture américaine parut un prolongement des civilisations européennes, elle se libérait à mesure que s'unifiait le pays, que s'éveillait la conscience nationale. Rejetant les splendeurs d'emprunt, elle s'acharna à la poursuite d'une originalité à elle. Après les années d'incertitude et de tâtonnements, s'appuyant enfin sur la décentralisation et le régionalisme, qui sont à la base de leur histoire et de leur système politique, les États-Unis s'enorgueillissent aujourd'hui de hautes réalisations culturelles.

Dans les lettres d'abord, en peinture et en sculpture, en architecture, dans la musique, la recherche du beau se traduit par des initiatives audacieuses. Il faut n'avoir pas visité les salles de sculpture américaine, tant au *Metropolitan Museum* de New-York qu'au *Museum of Fine Arts* de Boston, pour prétendre que l'Américain reste à l'école de la France, de l'Italie ou de l'Allemagne, dans les arts plastiques. Il faut ne pas connaître les fresques de Sargent, voisines de celles de Puvis de Chavanne, à

la Bibliothèque de Boston: les toiles de Gilbert Stuart, de Boit ou de Sully, au musée de Boston: les tableaux maritimes de Winslow Homer, à New-York comme à Boston: les chefs-d'œuvre de Whistler, de Harrison, de Lie ou de Hitchcock, au Luxembourg de Paris. En architecture les gratte-ciel des grandes villes, d'une ligne plus sobre qu'hier, sans donner toutefois dans la sécheresse utilitaire d'un Le Corbusier, révèlent une conception hardiment personnelle. Quant à la musique, on se demande si les artistes américains, comme avant eux les russes, ne tireront pas du folk-lore leurs formes musicales le plus achevées, sans recours possible à une tradition classique qui n'existe pas? Certaine musique américaine, inspirée de la mystique nègre, elle-même apportée d'Afrique, intrigue chaque jour davantage. Ce n'est pas le jazz, gardons-nous de le croire, mais ce n'est pas non plus l'harmonie familière à l'oreille du vieux monde. Passée la période de gestation, ce sera possiblement une sorte d'enfant métis, issu de l'un et de l'autre, susceptible d'apporter un frisson nouveau.

En Europe comme au Canada — de langues française et anglaise, — on a tôt résumé la littérature américaine à quelques noms célèbres, la plupart d'une époque antérieure à la nôtre. En poésie, Longfellow et Lowell, Walt Whitman, Carl Sandburg; philosophie, Emerson et William James; contes et nouvelles, Edgar Allan Poe; roman, le vieux Cooper et Hawthorne, Mark Twain, Henry James et Edith Wharton, Jack London, Sinclair Lewis. Pour l'immense majorité des gens, ces écrivains mentionnés, le tour est terminé de la littérature des États-Unis. Le reste ne compte pas. D'aucuns ont vaguement conscience du livre américain, mais à partir de quel moment s'apparente-t-il à la littérature? On l'ignore, sans davantage s'en soucier.

La littérature américaine, celle-là qui mérite de vivre, remonte à peine à un siècle. Cela tient aux difficultés des débuts, aux soucis d'ordre matériel, aux préjugés: égotisme des premiers colons établis en Virginie, puritanisme farouche des *pilgrims* de la Nouvelle-Angleterre. Synonyme d'intolérance et père des *blue laws*, le puritanisme ne favorise guère l'éclosion des idées, encore moins leur rayonnement par la parole écrite. En Virginie, le gouverneur William Berkeley estime que le peuple doit rester ignorant. Ne dit-il pas en 1671, soixante-quatre ans après les premières tentatives de peuplement: *Je remercie Dieu qu'il n'y ait ici ni éco-*

*les livres ni imprimeries, et j'espère qu'il en sera ainsi pendant cent ans.* Il croit l'instruction néfaste au peuple, ajoutant qu'elle provoque chez lui du mécontentement, le dispose à la rébellion contre l'autorité<sup>3</sup>. A ce moment, la publication d'un livre comporte des risques. Même en Nouvelle-Angleterre, berceau des premiers intellectuels, Jonathan Edwards, Samuel Adams, Franklin, il faut se montrer prudent dans l'expression de la pensée. En 1628, quand Endicott fonde le premier établissement du Massachusetts, le mot tolérance, dans le sens de liberté religieuse, est inconnu en Angleterre et ne se trouve même pas dans le dictionnaire. Eût-il d'ailleurs existé, remarque un historien américain, qu'Endicott l'aurait banni du vocabulaire, comme un jour il lacère le drapeau anglais à Boston, pour y faire disparaître la croix rouge qui lui rappelle le souvenir du catholicisme en Angleterre<sup>4</sup>. Ce trait, si caractéristique du puritanisme et symbolique de la résistance aux Stuart, devient le sujet d'un conte de Hawthorne: *Endicott and the Red Cross*.

Vu tel état de choses et la jeunesse du pays, les premiers livres sont utilitaires ou religieux. Voulant attirer d'Europe immigrants et capitaux, les œuvres s'efforcent de mettre en relief la beauté de l'Amérique, ses richesses latentes, sa flore luxuriante et la diversité de sa faune, les possibilités du commerce des pelleteries. Cette première littérature ressemble à celle du Canada de la même époque. Qu'on relise pour s'en convaincre l'*Histoire véritable et naturelle des Mœurs et Productions du pays de la Nouvelle-France*, par Pierre Boucher; le journal de Champlain ou celui de Charlevoix, les *Relations des Jésuites*. Toutes sont des œuvres de propagande, destinées à intéresser l'Europe au nouveau monde. En France comme en Angleterre, le lecteur demande au livre de refléter la vie américaine, abstraction faite de la littérature. En un temps où les journaux n'existent pas, seul le livre donne des nouvelles du continent lointain. L'intérêt est immense. L'Amérique a donné à l'Europe la pomme de terre, le tabac, le maïs, et d'elle on attend de l'or. Dès 1608, un vaisseau chargé d'un minerai jaune, malheureusement sans valeur, est envoyé de Virginie en Angleterre<sup>5</sup>. D'autre part les Européens ne perdent pas l'espoir de découvrir, à travers l'Amérique, la voie fluviale vers l'océan

<sup>3</sup> Cf. D. H. MONTGOMERY, *The Leading Facts of American History*, 1891.

<sup>4</sup> MONTGOMERY, *op. cit.*

<sup>5</sup> Cf. MONTGOMERY, *op. cit.*

Pacifique, c'est-à-dire l'accès facile aux richesses fabuleuses du Japon, de la Chine et des Indes. Pour ces raisons les ouvrages américains, même médiocres, se lisent, et la curiosité qu'ils éveillent n'a rien de littéraire.

Avant la révolution de 1775, les livres sont donc rares qui offrent une valeur autre que descriptive. Cela pour l'ensemble des colonies britanniques, la Nouvelle-Angleterre exceptée. Car celle-ci s'enorgueillit déjà d'une certaine culture, en avance sur celle des autres établissements du littoral de l'Atlantique. La première, elle possède une presse à imprimer, et nombre de citoyens se plaisent, en leurs heures de détente, aux livres apportés de la mère patrie. Certains pasteurs affichent des soucis d'ordre intellectuel, ne dédaignent pas de coucher sur le papier ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, les idées que suggère le spectacle de la vie. La société puritaine produit même quelques poètes mineurs.

C'est en 1703 que naît Jonathan Edwards, le premier écrivain digne du nom que connaisse l'Amérique. Boston compte près de cent ans d'existence quand il y arrive en 1732, animé d'un grand zèle religieux. Fils et petit-fils de pasteurs, comme plus tard Emerson, il suit dans la tradition familiale. Il passe rapidement du sermon au livre, se révèle le prophète mystique de la Nouvelle-Angleterre. Ses œuvres ne se lisent plus, mais on y découvre encore, mêlés à la rigoureuse doctrine de la théologie puritaine, un souci de beauté, une logique et une robustesse de pensée, cherchés en vain chez ses devanciers. Vers le même temps paraît Benjamin Franklin, Bostonnais transplanté à Philadelphie. Plus proche qu'Edwards des choses du monde, d'une curiosité plus universelle, il se montre aussi plus humain. Il a une carrière mouvementée. Né en 1706, il se livre au commerce et à l'édition, s'intéresse à la philosophie, aux sciences, à la littérature, à la diplomatie. Vieillard, il devient l'un des théoriciens de la révolution, puis l'un de ses dirigeants. Autant qu'à Washington, les États-Unis lui doivent leur indépendance. Il négocie en France, en 1778, le traité qui détermine le gouvernement de Louis XVI à épouser la cause des coloniaux américains, par l'envoi de vaisseaux de guerre et d'argent. Il publie successivement une trentaine d'ouvrages, dont deux au moins, son autobiographie et le *Poor Richard's Almanac*, se rangent parmi les classiques américains.

Et l'on s'achemine petit à petit vers l'école de Concord, qui donne ses fruits vers la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Entre Franklin et les écrivains de cette époque, deux noms seulement méritent de survivre: Washington Irving et James Fenimore Cooper. Le premier, fantaisiste non dépourvu d'humour, évoque sous la forme caricaturale les Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam, plus tard New-York, et de ses environs. Son œuvre viable se résume à une demi-douzaine de contes, dont le plus célèbre: *Rip Van Winkle*. Cooper, lui, a l'honneur d'être le premier romancier véritable de son pays, et ses livres laissent loin en arrière les tentatives maladroites de Hannah Webster, de Susannah Haswell Rowson, de Royal Tyler, même de Charles Brockden Brown<sup>6</sup>.

Tout, chez Cooper, témoigne de son ambition de faire œuvre américaine. Né en 1769, il grandit à l'orée de la forêt, voyage par terre et par eau, connaît mieux que quiconque son pays. À la suite d'une frasque de jeunesse, il devient officier de marine sur le lac Ontario, puis sur le lac Champlain. Il voit à l'œuvre les divers types d'Européens qui tentent de s'adapter au nouveau monde, les fils du sol, Indiens ou descendants des pionniers. Admirablement préparé à sa tâche, il publie sous le couvert de l'anonymat un premier ouvrage qui tombe à plat. Il se pique au jeu, se remet au métier, et c'est bientôt la longue série de ses romans d'aventure, accueillis avec faveur des deux côtés de l'Atlantique. Ses personnages ne se calquent peut-être pas sur le réel, mais il leur insuffle tant de vie et d'allant, il a tellement à cœur de les montrer tels qu'ils lui apparaissent, plus grands, plus chevaleresques, plus nobles que nature, qu'il les rend vraisemblables. Romantique, il a qualités et défauts de son école, mais jusqu'à la venue de Hawthorne et de Melville, il ne connaît point de rival en Amérique. Il reste le romancier célèbre de son temps, au point que la critique anglaise le classe immédiatement après Walter Scott.

L'instruction s'est répandue, depuis 1800 surtout. Journaux et revues paraissent régulièrement. Il s'imprime des livres à Boston, à New-York, à Philadelphie. Si elle cherche sa voie, la littérature existe. Vers le milieu du siècle, Longfellow atteint à sa maturité, suivi de Holmes et de Lowell. Ils tiennent un instant le dessus du pavé, mais doivent céder le pas aux trois frères spirituels de Concord: Emerson, Hawthorne,

<sup>6</sup> Cf. Carl VAN DOREN, *The American Novel*, 1921.

Thoreau. Emerson est le philosophe, Hawthorne le romancier, Thoreau le poète-naturaliste, doublé d'un penseur si personnel qu'il donne dans l'excentricité.

Des géants de Concord, Ralph Waldo Emerson semble le plus en vedette. Il est en tout cas le chef de file, l'animateur, autour duquel se groupe l'*intelligentia* du temps. Outre Hawthorne et Thoreau, il compte parmi ses disciples Margaret Fuller, George Ripley, Amos Bronson Alcott, qui sera le père de Louisa May Alcott, l'auteur de *Little Women*. De Boston, où la controverse religieuse passionne les intellectuels, Emerson se réfugie à Concord en 1834, à l'âge de trente et un ans. Pasteur de l'église unitérienne, il quitte le ministère parce que son indépendance d'esprit s'accommode mal d'une doctrine trop teintée de puritanisme. En Europe, un an auparavant, il s'est lié d'amitié avec le philosophe anglais Carlyle, qui exercera dès lors sur lui une extrême influence. Ses idées, ses réflexions sur l'homme et la vie, en marge de la nature, son appréciation critique des institutions, il les exprime par la conférence familière et le livre. Philosophe, il ne possède pas de système philosophique. Il procède du mysticisme allemand et du néo-platonisme, et le courant d'idées dont il devient le théoricien reste une forme de l'hégélianisme. L'originalité d'Emerson, considérable alors, consiste à y ajouter l'apport américain, à rechercher l'alliance du transcendantalisme et de l'américanisme. Sa méthode incorpore l'esprit du protestantisme, mais en soumettant toute chose au jugement du jeune Moi, à l'épreuve du présent. Il en résulte ce qu'Emerson appelle le *self-trust*, la confiance en soi. Inspiré des philosophes allemands, en particulier de l'idéalisme kantien, le transcendantalisme d'Emerson constitue, au premier abord, une réaction contre l'utilitarisme anglo-saxon. Pour n'avoir rien de proprement nouveau, du moins dans son essence, cette pensée est aux États-Unis, en raison de la recherche personnelle, la première qui essaie de se libérer<sup>1</sup>.

Né à Concord en 1817, Henry David Thoreau a du sang français dans les veines. Ses ancêtres viennent des îles de la Manche. Gradué de Harvard, et au scandale des villageois ses concitoyens, il refuse d'embrasser une profession. À l'exemple d'Emerson, il se consacre à la méditation et aux livres, à l'étude de l'homme et de la nature. Il admire tellement Emer-

<sup>1</sup> Cf. BARBEDETTE, *Histoire de la Philosophie*.

son que, pendant quelques années, il loge même chez lui, dans sa maison de gentilhomme campagnard. Habile à une demi-douzaine de métiers, il paye de son travail l'hospitalité qu'il accepte. Près d'un étang, il se construit un jour une cabane, au prix de vingt-huit dollars, et passe deux ans dans cet ermitage. Il s'abandonne à son œuvre, flâne et musarde, compare ses sensations et les réflexions qu'elles suggèrent. Chaque soir il note dans son journal la somme de ses expériences spirituelles. Il en extrait la matière de quelques essais et deux livres, dont le fameux *Walden*, publié en 1854. Ce dernier ouvrage suffit à lui assurer l'immortalité. Selon son propre témoignage, il ne s'inquiète que des nécessités essentielles, estimant le reste secondaire et trivial. *Un homme n'est riche*, écrit-il, *que par le plus grand nombre de choses qu'il peut négliger*. Tel quel, et la part faite de la philosophie transcendante, Thoreau est un écrivain puissant, un artiste parmi les artistes.

Nathaniel Hawthorne n'a rien du spéculatif Emerson, ni de Thoreau. Vivant dans l'intimité de l'un et de l'autre, il travaille près d'eux, mais se montre jaloux de sa personnalité. S'il s'intéresse au monde extérieur, c'est à travers le prisme du passé. Sa jeunesse s'écoule solitaire et refoulée à Salem, forteresse du puritanisme fondée par Endicott, tombée en décrépitude avec la ruine de son commerce maritime. Hawthorne s'y sent de profondes racines. Il fréquente enfant ses quais vermoulus, ses rues étroites et silencieuses, ses maisons aux multiples pignons, où se respire un air de drame. Il connaît les sombres récits et la légende qui l'aurole d'une gloire malsaine. Comme Cooper, il s'appuie sur de riches expériences accumulées, celles des autres, perdues dans le tréfonds de l'histoire, sinon les siennes. Comme Cooper il se plaît à la vie, à l'agitation des hommes, mais dans le recul du temps. Comme lui encore il peint un monde familier, mais ce monde se trouve celui des héros, souvent obscurs, de cette Nouvelle-Angleterre qui fut le berceau de sa famille. Ce qui l'attire et sollicite chez eux, c'est la psychologie des âmes, le jeu des passions, la tragédie de la conscience assombrie par le péché, l'analyse des motifs inavoués qui expliquent les actes, l'hérédité malheureuse pesant sur les générations. Précurseur du freudisme, Hawthorne est le romancier de la vie morale. Sans sortir des cadres de son pays natal, il s'élève à l'universel.

Vers le même temps, Melville paraît et disparaît, avec la rapidité d'une fusée lumineuse. Il promet tout ce que Hawthorne ne saurait donner. Alors que celui-ci se confine à sa petite patrie, Herman Melville a la démangeaison du voyage, rêve de contrées ensoleillées et lointaines. A vingt et un ans, il s'embarque à New-York sur un baleinier en partance pour le Pacifique, quitte son bord et gagne la Polynésie, où il revit le paradis perdu parmi des cannibales. Il remonte vers Honolulu, obtient qu'on le rapatrie et publie *Typee*, roman autobiographique qui raconte ses aventures, non sans les enjoliver. D'autres livres suivent, reflets du premier. Avec *Moby Dick*, nouveau succès. L'ouvrage dit la vie de la baleine, et des hommes qui la chassent. Mais le public se montre apathique. Melville se désintéresse des lettres, passe dans l'obscurité les quarante dernières années de sa vie.

En 1850, année où Hawthorne donne le chef-d'œuvre qu'il n'égalera point: *The Scarlet Letter*, la littérature américaine ne se connaît pas une demi-douzaine de romanciers. Edgar Allan Poe, célèbre depuis longtemps, est comme Irving un conteur. Sans doute Charles Brockden Brown s'est essayé au roman (1770-1810), mais il y a réussi modestement, comme d'ailleurs ses quelques devanciers, inférieurs même à lui. Restent donc, pour la fiction: Irving et Cooper, Poe, Hawthorne, Melville. Trois sur cinq de ces écrivains se soucient déjà de chercher en terre américaine leur inspiration: Irving dans la Nouvelle-Amsterdam de Peter Stuyvesant; Cooper à l'ouest et sur les grands lacs; Hawthorne dans le passé ténébreux de la Nouvelle-Angleterre. Ce sont là les premières manifestations d'un nationalisme intellectuel qui n'ira qu'en s'accroissant. Quand survient William Dean Howells, et à sa suite Mark Twain, l'idée ne prévaut plus, comme au temps de John Bristed<sup>8</sup>, que les mœurs et le sol américains, l'âme et la pensée américaines ne sauraient être matière à littérature. C'est que les romanciers conçoivent mieux leur tâche. Ils prennent d'abord contact avec la littérature française. Ils découvrent Balzac, comme plus tard ils se mettront à l'école de Flaubert, celui de *l'Éducation sentimentale* et de *Madame Bovary*, puis de Zola, de Maupassant, le plus parfait des réalistes selon Faguet. Ils lisent aussi les Russes: Tour-

guenief, Tchekhov, Tolstoï, Dostoïewski. Ils réaliseront bientôt, en Amérique, ce que Français et Russes réalisèrent dans leurs pays respectifs.

Qu'on se garde d'oublier qu'entre temps s'est produite, si l'on peut dire, l'explosion de Walt Whitman, le poète le plus représentatif de l'Amérique consciente d'elle-même, se cherchant encore, mais impatiente de s'imposer, de clamer à l'univers les forces qu'elle sent sourdre en elle, et qui déjà la débordent. Whitman, c'est l'Amérique d'hier, celle-là surtout d'aujourd'hui, qui annonce celle de demain. Né en 1819, le poète publie en 1855 son premier recueil, *Leaves of Grass*. Plus que ses contemporains, il connaît son pays et le sent en lui. Il vit à New-York, voyage le long de l'Ohio et du Mississippi, se rend vers le sud jusqu'à la Louisiane. Sa conception de la patrie s'élargissant, il en aperçoit les possibilités illimitées. Il chante le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest:

*I hear America.....  
Each singing what belongs to him or her and to no one else<sup>9</sup>.*

Et plus tard, douze ans plus tard:

*I see where America, Mother of All,  
Well-pleased, with full-spanning eye, gazes forth, dwells long,  
And counts the varied gathering of the products.  
Busy the far, the sunlit panorama;  
Prairie, orchard, and yellow grain of the North,  
Cotton and rice of the South, and Louisiana come<sup>10</sup>...*

Whitman, un mystique et un visionnaire, une sorte de primitif en qui s'allient la violence outrée et la douceur de l'enfant, un aède transporté, dont le génie embrasse l'humanité entière et qui, avant tout, se dresse comme le héraut de son pays, de cette immense Amérique qu'il célèbre en strophes désordonnées comme lui-même, échevelées, tourmentées, sans mètre précis, sans rimes, suivant un rythme saccadé autant que vigoureux.

A nombre de ses contemporains, trop proches encore du matérialisme conquérant de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, Whitman semble un halluciné, une espèce de fou dangereux. Non seulement sa voix porte jusqu'à notre époque, mais son enseignement est entendu. En lui

<sup>8</sup> John BRISTED, *The Resources of the United States*, 1818.

<sup>9</sup> *Leaves of Grass*.  
<sup>10</sup> *Drum Taps*.

s'incarnent le romanesque et le réalisme qui marqueront, même avant sa mort, les œuvres américaines dignes de survie. Son message ne se perd point dans le désert. Il pressent le jour et l'appelle qui produira des écrivains capables de rendre l'âme américaine, le paysage américain, le labeur et les espoirs de la nation. Au vrai, on doit voir en lui le précurseur de la littérature nationale. Son rêve se réalise en partie avec l'avènement de Mark Twain, qui donne des ouvrages aussi personnels que *Life on the Mississippi*, *The Adventures of Tom Sawyer*, et surtout *The Adventures of Huckleberry Finn*. Son rêve se continue et s'élargit avec l'analyse pénétrante de William Dean Howells; l'observation si réaliste de Hamlin Garland, génératrice du naturalisme qui envoûtera Frank Norris; le culte de l'aventure et la glorification de la force, la révolte, chez Jack London.

Mais ces noms illustres ne luisent pas seuls au firmament littéraire. D'autres scintillent, moins fascinants, que l'historien des lettres ne saurait ignorer. S'il leur manque l'ampleur de Mark Twain ou la violente attirance de Jack London, certains écrivains se consacrent, chacun dans son coin de pays, à la tâche de dégager du sol natal, et de mettre en place, une pierre d'assise de l'édifice que tous souhaitent. Depuis Whitman, une nouvelle découverte de l'Amérique a eu lieu. De l'est à l'ouest, la terre est conquise. L'homme marque partout son empreinte. L'époque s'achève, ou presque, de la pénétration vers les territoires encore vierges, et les bâtisseurs d'empire, essoufflés, le gros de leur labeur terminé, se reposent. Ils prennent le temps de regarder autour d'eux, et le spectacle qui s'offre éblouit par sa beauté grandiose, sa diversité, son immensité. On se rend compte, ainsi que le souligne plus tard James Truslow Adams, que les monts granitiques et boisés du nord-est n'ont rien en commun avec les sables désertiques du sud-ouest, où seul le cactus survit; que les régions marécageuses du sud-est, sillonnées de rivières boueuses et lentes, ne reflètent aucunement les vigoureuses splendeurs du nord-ouest: cascades aux eaux glacées, pics couronnés de neiges éternelles, plateaux vert sombre qui dévalent tumultueusement vers le bleu joyau de l'océan Pacifique<sup>11</sup>.

<sup>11</sup> Cf. James Truslow ADAMS, *The Epic of America*, 1931.

A ce moment, une forme superficielle du régionalisme cherche à s'imposer. Une école d'écrivains se lève, qui entreprennent au dix-neuvième siècle de se partager le sol américain par tranches, de l'exploiter avec plus ou moins de bonheur, chacun se cantonnant dans le milieu choisi. C'est la floraison inégale et disparate du roman teinté de couleur locale, *the local color fiction*. En un pays aussi vaste que les États-Unis, où les régions s'isolent encore l'une de l'autre, en raison surtout des communications difficiles, la vie prend ça et là un caractère particulier, qui déteint sur les mœurs et le langage. Aussi les écrivains, découvrant les singularités locales de la vie américaine, se mettent en frais de les incorporer à leurs œuvres, les utilisant comme fond de scène à des intrigues aussi touffues, souvent, qu'in vraisemblables. Le genre n'est pas absolument nouveau puisque, dès avant la guerre civile, Longstreet en tire parti en Géorgie, Lowell dans la Nouvelle-Angleterre. On le rajeunit toutefois, par l'apport d'éléments plus pittoresques, la recherche du vernaculaire, un métier mieux appris. D'une façon générale, le conte et la nouvelle attirent plus que le roman, par suite des exigences de ce véhicule commode, forcément comprimé, qu'est le journal. Tandis que Bret Harte, par exemple, interprète l'Ouest à sa façon, George W. Cable assoit sa réputation à la Nouvelle-Orléans; Mary Noailles Murfree dans le Tennessee; Rose Terry Cooke, Sarah Orne Jewett et Mary Wilkins Freeman dans la Nouvelle-Angleterre. Rappelons encore Constance Fenimore Woolson, la Floride et les Carolines; Edward Eggleston et le *Middle-West*; Grace King et la Louisiane; Joel Chandler Harris et la Géorgie; James Lane Allen et le Kentucky; Thomas Nelson Page et la Virginie.

Reconnaissons en ces écrivains les premiers ouvriers du renouveau qui s'épanouira au vingtième siècle, avec le régionalisme si vrai, si sain, si robuste de Willa Cather. Ils sont cependant au réalisme durable ce que sont à la poésie les *poeta minores*. Il leur manque cette ampleur qui leur éviterait d'errer dans les à-côté de leurs théories. Trop souvent ils négligent l'essentiel pour l'accessoire, accordent au décor une importance qui amène l'oubli de l'homme. Si le régionalisme crée l'atmosphère, il n'est pas en soi un thème. L'expérience humaine compte autrement. En d'autres termes, le régionalisme littéraire reste vain qui méconnaît l'universel. C'est ce que comprit Balzac, il y a plus d'un siècle. C'est ce que

comprit Mark Twain, l'un des écrivains puissants des États-Unis, dont les œuvres manquent parfois de cette unité si naturelle à l'esprit français, mais qui gardent leur fraîcheur, après plus de cinquante ans, par la vérité des caractères et leur intensité de vie. C'est là ce qui distingue les romans de Willa Cather, ceux-là surtout des débuts, qui entraînent le lecteur dans les plaines lointaines et fertiles du Nebraska, fertiles à la condition qu'on leur sacrifie ses forces et son âme, tout son être.

Après une longue carrière journalistique, Willa Sibert Cather vient tardivement à la littérature. Née en 1876, son premier roman, *Alexander's Bridge*, ne paraît qu'en 1912, suivant deux minces recueils de poèmes et de nouvelles. Mais avec *O Pioneers!* (1913), elle imprime au roman américain une nouvelle orientation. Le livre s'inspire si étroitement du sol, de la vie rurale, des pionniers courbés sur la glèbe, qu'on le croirait lui-même sorti de terre, comme le blé et le maïs nourris par la plaine. Originaire de la Virginie, Willa Cather passe sa jeunesse dans le Nebraska, de 1880 à 1890. Rêve éveillé que cette jeunesse errante et libre, féconde en expériences variées, au milieu des immigrés européens — scandinaves, russes, allemands, bohémiens, français même — qu'attirent les territoires nouvellement ouverts à la colonisation. Après des études qui la conduisent jusqu'à l'université, après les contacts dus au journalisme, elle écrit dans la joie l'œuvre qui établit sa réputation: *O Pioneers!* C'est une révélation. Le roman américain ne connaît rien de pareil depuis Mark Twain. Non seulement la nouvelle technique fascine, mais l'ouvrage offre de telles qualités d'observation, de profondeur, un tel intérêt humain, qu'il résistera à l'épreuve du temps. Méprisant l'effet pour l'effet, le récit s'en tient aux choses vues, connues, familières, — d'où un accent unique de vérité. C'est à la fois le réalisme et la couleur locale, chaque terme pris dans son sens le meilleur. Sous certains angles, cette manière s'apparente à celle de l'historien.

Il s'en faut qu'*O Pioneers!* soit le roman parfait. L'ouvrage manque d'unité. Il se compose d'épisodes lâches, insuffisamment reliés entre eux. Chaque page respire toutefois la vie, et l'impression se grave, intense, du Nebraska des premiers défricheurs, si rude, si intraitable, et malgré tout prometteur. Tel quel, le livre reste l'un des chefs-d'œuvre de l'école régionaliste. Avec *My Antonia*, qui voit le jour en 1918, Willa

Cather reprend le même thème. Ce roman captive encore plus que son prédécesseur, même si le personnage central, Antonia Shimerda, n'a pas l'envergure d'Alexandra Bergson, héroïne d'*O Pioneers!* L'atmosphère est cependant plus dense, plus enveloppante, imprégnée de tendresse et de poésie, d'attachement au terroir. Willa Cather s'identifie totalement avec la région aimée, évoquant les mœurs primitives de l'époque, les espoirs et les déceptions, incorporant l'histoire, le folk-lore, la légende de la contrée, ses paysages<sup>12</sup>. Le titre *O Pioneers!* emprunté à Whitman, M<sup>lle</sup> Cather ne laisse subsister aucun doute sur ce qu'elle doit au tumultueux poète, la leçon entendue après un demi-siècle, l'ambition qu'elle en ressent de faire sa marque dans les lettres américaines, par l'amour compréhensif de la petite patrie dans la grande.

C'est à dessein que des romanciers aussi en vue que Henry James, Edith Wharton, Theodore Dreiser, Sherwood Anderson, James Branch Cabell, furent ignorés dans cette rétrospective, trop courte et nécessairement incomplète. Ils ne nous intéressent pas pour l'instant. James en particulier, qui se tourna tôt vers l'étude des classes cosmopolites, à la manière de Bourget, n'est Américain que par la naissance et certains aspects de sa psychologie. A son exemple Edith Wharton quitta l'Amérique pour vivre en Europe et s'y consacrer au roman mondain, même si deux de ses livres, *Summer* et *Ethan Frome*, apparaissent comme des chefs-d'œuvre de refoulement, de *libido*, se rattachant au régionalisme par une peinture pénétrante du milieu puritain, en des hameaux perdus du Massachusetts. Ce qu'il fallait mettre en relief dans les lettres américaines, chez les romanciers surtout, c'est l'unité de doctrine qui permit, en un siècle à peine, d'atteindre à la littérature nationale. De Cooper à Willa Cather, il y a filiation directe par l'incessant vouloir de faire américain, l'ardeur à se libérer des influences extérieures, la poursuite d'une forme capable d'exprimer la pensée, les mœurs, le paysage des États-Unis. On y a réussi, avec des hauts et des bas, en raison d'une conception juste du régionalisme, se fourvoyant à l'occasion dans le piétinement sur place des tenants de la couleur locale, — mais qui se ressaisit avec les procédés modernes de Willa Cather et de ses émules. Régionalisme qui, mariant

<sup>12</sup> Cf. Veruoa LOGGINS, *I hear America*, 1937.

l'humain et le milieu, n'a pas vieilli depuis trente ans près. Régionalisme qui, appliqué d'abord au Nebraska, conduit Willa Cather vers des contrées aussi différentes que le Nouveau-Mexique au sud (*Death Comes to the Archbishop*), la province de Québec au nord (*Shadows on the Rock*).

Harry BERNARD.

## Responsabilité de nos éducateurs

Malgré la guerre qui nous presse de plus en plus étroitement et peut-être même à cause de la guerre — une crise particulière se répercutant en bien ou en mal dans tous les domaines, — les problèmes d'éducation demeurent à l'ordre du jour. Aux membres de la commission permanente des retraites fermées réunis, le 30 décembre dernier, en la maison de Jésus-Ouvrier, à Québec, Son Éminence le cardinal Villeneuve donnait comme mot d'ordre pour 1942: l'éducation familiale par les parents.

Nous ignorons le détail des propos énoncés par Son Éminence à cette occasion; la formule, qui est intentionnellement typique et sans aucun pléonasme, nous permet d'en soupçonner la teneur.

Presque à la même heure et plus près de nous encore, une autre voix autorisée tenait un langage semblable. Répondant aux vœux du nouvel an de son clergé, Son Exc. M<sup>re</sup> l'archevêque d'Ottawa enjoignait à tous ses prêtres, à messieurs les curés tout d'abord, d'insister, selon la formule de saint Paul, à *temps et à contretemps* sur les questions d'éducation en général et, en particulier, sur celles, un peu spéciales, qui concernent les catholiques de l'Ontario. « Que chacun, disait-il en somme, prenne conscience de ses graves obligations et s'impose les sacrifices nécessaires à leur fidèle accomplissement. »

De leur côté, les préposés aux destinées temporelles de la province française, avec des visées partiellement différentes, cela se conçoit, manifestent des soucis analogues à ceux de nos chefs spirituels.

Les uns et les autres ont mille fois raison. On comprend sans effort que, du point de vue religieux, national et économique, il n'est pas de question plus vitale que celle de l'éducation de la jeunesse. C'est là un fait historique de tous les temps, de tous les pays, du monde moderne tout spécialement, et non une idée infuse, une formule tombée des nuages. Les dictatures actuelles en fournissent une vivante illustration.